

Fanny BEN-AMI

le voyage ^{de} Fanny

L'histoire vraie
d'une jeune fille au destin
hors du commun



**Adapté au cinéma
par Lola Doillon**

SEUIL

le voyage
de
Fanny

Fanny Ben-Ami

le voyage_{de}
Fanny

Récit recueilli par Galila Ron-Feder
et traduit de l'hébreu par Benjamin Ben-Ami

Suivi de *Les Enfants juifs au cœur de la guerre*,
un texte documentaire de Claude Grimmer

SEUIL

Pour le texte original en hébreu :
© 1986, Milo Publishing House (Israël)

Pour la traduction française :
Première édition parue sous le titre
Le Journal de Fanny
© Éditions du Seuil, 2011

Pour la présente édition :
© Éditions du Seuil, 2016
ISBN 979-10-235-0716-4

N° 131258-1
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuiljeunesse.com

Fanny Ben-Ami (née Fanny Eil) a raconté son incroyable histoire durant la Seconde Guerre mondiale à l'écrivaine Galila Ron-Feder, très connue en Israël pour ses nombreux romans jeunesse. Galila a intégralement et fidèlement retranscrit l'histoire que Fanny, enfant, consignait dans son journal.

Le livre, intitulé *La Petite Cheftaine. Le récit personnel de Fanny Ben-Ami*, a connu un véritable succès auprès des jeunes Israéliens et a été traduit en français par Benjamin Ben-Ami, le mari de Fanny. C'est Susie Morgenstern, auteure bien connue de nos lecteurs, qui, de retour d'un voyage en Israël, nous l'a fait découvrir.

Avant-propos

Ce livre est le récit de Fanny Ben-Ami, qui a passé son enfance en France et en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale.

Après avoir longuement écouté Fanny et avoir obtenu son accord, j'ai décidé d'écrire son histoire pour deux raisons. D'abord, il s'agit d'un récit captivant. Ensuite, la Shoah est un sujet essentiel et complexe. Plus nous l'aborderons, plus nous pourrons comprendre ce qui s'est passé à cette époque. Mais ce livre n'est pas une histoire de la Shoah. C'est une histoire de bravoure, de fuite et de lutte pour la vie. C'est le récit d'enfants et d'adolescents qui ont pris leur destin en main pour échapper au nazisme. C'est surtout le récit de l'une d'entre eux qui, malgré ses treize ans, s'est battue pour sauver sa vie mais aussi celle de ses compagnons de fuite.

La remarquable histoire de Fanny ne peut que nous
remplir d'admiration.

Galila Ron-Feder

Ce livre est dédié

À Ethel Ashkenazi, ma surveillante à la maison d'enfants de l'O.S.E. du château de Chaumont, dans la Creuse, de qui je me suis toujours sentie si proche. C'est elle qui m'a initiée à la littérature et à la poésie.

À Lydia et Alfred Klinger de Suisse, qui m'ont accueillie de façon si chaleureuse et aimante pendant les vacances pour enfants d'apatrides organisées avant la guerre, et qui m'ont ensuite recueillie chez eux pendant trois ans, après mon entrée illégale en Suisse. Sans eux, j'aurais été impitoyablement rejetée par les autorités suisses vers la France, ce qui m'aurait promise à une mort certaine dans les camps...

Fanny Ben-Ami

Chapitre 1

Août 1939.

À minuit, les agents de la police secrète française vinrent chercher papa.

Je me souviens de la peur terrible qui me saisit quand j'ouvris les yeux, réveillée par des coups violents qui martelaient la porte.

Je vis maman en chemise de nuit se précipiter pour ouvrir, passant devant le lit d'Erika et le mien, installés dans le vestibule de l'appartement.

Je ne compris pas tout de suite ce qui se passait. Deux hommes robustes en tenue civile entrèrent en trombe, firent lever papa de force et lui ordonnèrent de les suivre sur-le-champ.

C'était à la veille de la Seconde Guerre mondiale, à Paris. Nous étions une famille juive ayant fui l'Allemagne dès l'arrivée des nazis au pouvoir. Un père, une

mère et trois fillettes. Ma plus jeune sœur, Georgette, n'avait que cinq ans. Elle se trouvait alors chez une famille suisse à l'occasion de vacances organisées par l'O.S.E., l'Œuvre de Secours aux Enfants, réservées aux fils et filles d'apatrides.

Ma sœur Erika se mit à pleurer. Je repoussai la couverture et m'élançai vers la deuxième pièce, la traînant avec moi. Mon père était là, debout entre les deux hommes, l'air terrorisé comme jamais je ne l'avais vu auparavant.

– Je ne peux pas vous suivre, dit-il d'une voix brisée, essayant tant bien que mal de convaincre les policiers. J'ai une femme et des enfants, je ne peux pas les quitter !

Il nous regardait, impuissant. Erika et moi étions serrées l'une contre l'autre, grelottant de froid et de peur. Le plus mince des deux policiers empoigna mon père par le bras.

– La femme et les enfants, ce n'est pas notre problème, répondit-il avec fermeté, nous avons reçu des ordres et vous devez venir avec nous.

Papa voulut s'asseoir sur une chaise. Peut-être désirait-il ainsi s'opposer physiquement à cet ordre soudain, mais le second policier l'obligea à rester debout.

– Ne faites pas le malin, menaçait-il.

– Laissez-moi seulement m'organiser..., implora papa.

Maman se précipita vers l'armoire à vêtements et en retira un pantalon et un manteau. Le policier le plus mince croisa les bras comme s'il donnait son accord, sans grande conviction.

Les doigts d'Erika se crispèrent tellement fort sur ma main qu'il me sembla qu'ils voulaient s'y enfoncer. Je sentis les sanglots se coincer dans ma gorge et mes joues se mouiller. Je dégageai ma main et étreignis ma sœur.

« Tu dois tenir bon, Fanny ! » me dis-je. « Pour papa. Et pour Erika. Si tu pleures, qui les rassurera ? »

Maman, livide, aida papa à boutonner son manteau.

– Plus vite, aboya le plus mince.

– S'il vous plaît, j'ai des enfants..., essaya de nouveau papa.

Le policier ricana :

– Vous avez des enfants et moi un revolver dans ma poche, monsieur. Et si vous ne venez pas tout de suite avec nous, sans trop de commentaires, nous supprimerons toute votre famille !

Il nous toisa du regard en ricanant de plus belle, et ajouta :

– De toute façon, on les supprimera, ce n'est qu'une question de temps...

Plantée devant eux, ma petite sœur dans les bras, je ne me sentais plus capable de me dominer. Pourtant, d'habitude, j'arrivais toujours à contenir mes émotions.

Lorsque maman et papa partaient au travail, c'est moi qui les remplaçais. À seulement neuf ans, je savais déjà cuisiner et faire la lessive. Je préparais la bouillie pour ma petite sœur Georgette sans me plaindre et faisais aussi les courses. Je savais bien que notre situation était difficile et que chacun devait y mettre du sien. Papa était cordonnier et maman faisait le ménage chez des gens riches. Moi, je m'occupais des petites. Je remplaçais si bien maman que mes sœurs m'obéissaient plus qu'à elle. Souvent, maman disait : « Fanny, dis à Erika, dis à Georgette de faire ceci, de faire cela... » Quand elles ne voulaient pas écouter, je les grondais et elles arrêtaient immédiatement. Pour elles, ma parole était sacrée, mes menaces étaient réelles, et on pouvait se fier à mes promesses.

Pourtant, à ce moment, au lieu d'assurer à Erika que tout se passerait bien et que papa reviendrait, je me tenais à ses côtés, toute tremblante, et les larmes coulaient de mes yeux sans que je puisse les retenir.

– Ne pars pas ! dis-je en courant vers mon père et en l'attrapant par son manteau. Reste avec nous, papa !

Erika courut derrière moi et tenta de s'accrocher à ma chemise de nuit.

Le policier mince saisit mon poignet avec force et me repoussa. Je m'élançai vers la porte et étendis les bras en travers comme pour bloquer le passage avec mon corps.

– N’emmenez pas papa ! suppliai-je, les yeux remplis de larmes. N’emmenez pas mon papa !

Mon père me jeta un regard triste. Lui qui était si fier, d’habitude, courbait le dos entre les deux hommes, complètement abattu.

À la maison, il y avait de nombreuses disputes à propos des gens qui ne payaient pas les chaussures que mon père avait réparées. Ma tante Rose ne cessait de répéter qu’il était naïf et devait réclamer son argent plus fermement. Mais il s’y opposait catégoriquement. « Ils paieront quand ils pourront », répondait-il en lui lançant un regard lourd, mais rieur.

Papa me sourit. Il se pencha vers moi et m’embrassa les joues, sans un mot. Puis ce fut au tour d’Erika. Les policiers s’impatienzaient.

Ce n’est que lorsque le plus mince ouvrit la porte et s’apprêta à sortir que l’autre policier se tourna vers maman et lui dit :

– Venez au poste de police demain à cinq heures, nous le libérerons. C’est la procédure, vous comprenez...

Il toussota et désigna son collègue du menton :

– Ne l’écoutez pas, venez demain et tout se passera bien. Vous pouvez être tranquille.

La porte se referma et nous entendîmes les pas s’éloigner. Maman s’assit avec peine sur le lit du couloir.

– Et moi qui pensais qu’en France, tout serait différent, murmura-t-elle.

Je me blottis contre elle. Je ne me souvenais pas de l'Allemagne, car je n'avais que trois ans lorsque nous étions partis, en 1933. Mais d'après ce qu'on m'avait raconté, je savais que nous avions réussi à fuir au dernier moment, avant que les nazis n'aient mainmise sur tout. Tante Rose habitait déjà à Paris avec l'oncle Sally, où ils tenaient une boutique de fourrures, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Elle fit pression sur papa et maman pour que nous les rejoignons. Au début, ils refusèrent ; ils pensaient, comme beaucoup, que les choses finiraient par s'arranger. Finalement, ils n'eurent plus le choix. Leur départ fut si soudain que papa laissa derrière lui tout ce qu'il possédait pour rejoindre la France si « prometteuse » et sauver sa famille. Mais la réalité nous rattrapa bien vite. L'antisémitisme n'avait pas épargné la France, je le sentais bien. À l'école, la maîtresse m'humiliait sans cesse. Lorsque je levais le doigt pour répondre à une question, elle jetait sur moi un regard plein de mépris et disait : « Ne lève pas le doigt, petite Juive, parce que tu ne sais pas... » Puis, elle s'adressait à une autre élève. Je détestais l'école, mais je me gardais bien d'en parler à mes parents, je ne voulais pas leur causer plus de soucis. Et puis, j'avais quand même une amie, la fille de la concierge. Comme elle allait à l'école des Sœurs, à côté de la mienne, nous faisons le chemin ensemble. Cela rendait la journée moins difficile.

Et cette nuit, les policiers tiraient mon père du lit et l'emmenaient sans aucune explication.

Maman éclata en sanglots. Je caressai ses cheveux. Soudain, quelque chose me revint en mémoire et les battements de mon cœur s'accéléchèrent :

– On l'a certainement dénoncé...

– Qui aurait pu faire une chose pareille ? dit maman en essuyant ses larmes.

– Pierre, répondis-je d'une voix sourde.

– Pierre ? répéta-t-elle, incrédule.

– Papa m'a dit que sa femme et lui racontent partout que nous sommes des communistes, expliquai-je.

Maman détourna les yeux. Pierre était notre voisin. Un homme antipathique. Il avait l'habitude de s'enivrer avec sa femme et, lorsque tous deux étaient saouls, ils faisaient un tel vacarme que nous, les enfants, avions peur et nous nous cachions sous la couverture. Papa frappait le mur qui séparait nos deux appartements pour obtenir le silence. Une fois, il les menaça d'aller se plaindre à la gendarmerie s'ils continuaient. Il ne mit jamais sa menace à exécution, mais Pierre ne lui avait jamais pardonné. « Je me vengerai », grommelait-il souvent quand nous nous rencontrions dans l'escalier.

Une semaine plus tôt, en rentrant à la maison, papa et moi avions croisé le cortège funèbre d'un dirigeant communiste français. Par curiosité, nous étions restés

pour regarder passer l'assemblée. Le cercueil était recouvert de fleurs de toutes les couleurs et ceux qui le suivaient chantaient *l'Internationale* communiste avec une grande solennité. Papa avait souri. Peut-être se souvenait-il à cet instant de sa Russie natale qu'il avait quittée pour l'Allemagne. J'avais alors souri, moi aussi. Mais quand j'avais voulu entonner l'hymne avec les autres, car je connaissais les paroles, papa m'avait saisi la main. « Ne chante pas ! » m'avait-il ordonné, et je lui avais obéi sans comprendre pourquoi. Je ne connaissais rien à la politique et ne savais pas qu'en France aussi les communistes étaient pourchassés.

En rentrant chez nous, nous avons rencontré Pierre, le voisin.

– Je vous ai vus ! avait-il grommelé.

Sans répondre, papa avait passé son chemin.

– Je savais que vous étiez communistes, avait continué Pierre en nous suivant. Tous les Russes sont communistes !

– Ne fais pas attention, m'avait soufflé papa pour me tranquilliser, ce ne sont que des paroles en l'air.

« Des paroles en l'air », pensai-je maintenant, « mais les policiers l'ont cru et sont venus en pleine nuit pour arrêter mon père. Ne comprennent-ils pas que l'on puisse venir de Russie sans être communiste ? »

Composition : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en avril 2016

Par CPI Firmin Didot

à Mesnil-sur-l'Estrée

Dépôt légal : mai 2016

Imprimé en France